Les journaliers

Bien que la chose apparaisse assez rarement dans les documents, on sait que nos concitoyens d'autrefois, pour le cas où ils aient quelque fortune, engageaient volontiers des domestiques, que l'on put aussi appeler journaliers.

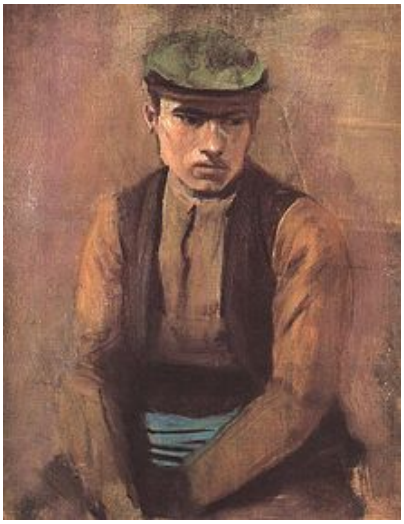
Avoir de l'aide, pour un gros propriétaire, était ainsi d'usage courant. Cela le fut probablement dès l'aube de notre colonisation où les défrichements réclamèrent des bras nombreux et que ne pouvait pas toujours fournir la famille.

Le livre des entrées d'étrangers de la commune du Lieu, IBA1 – étaient compris les non vaudois – pour la seconde moitié du XIXe siècle, fait état de l'arrivée de nombreux journaliers, venus de France, parfois d'Italie, bien que pour ce pays on parle plutôt de manœuvres ou de maçons, tous dirigés sur les travaux de constructions de bâtisses ou de chemin en cours. Les journaliers venaient plus facilement de France.

Auguste Piguet traite de cet emploi qui, on peut bien le penser, ne permettait pas de gagner sa vie d'une manière bien large. Et quand il pose que « les exigences des journaliers s'accroissent », avec une sorte de jugement sous-entendu, il se place de fait parmi les nantis qui voient d'un mauvais œil le désir de ceux placés au plus bas de l'échelle de vouloir monter d'un ou deux échelons, situation parfaitement légitime et qui seule pouvait apporter quelque progrès à la condition humaine.

Il faut donc, en conclusion, lors de toute étude de la population locale, compter avec cet apport de domestiques, manouvres, journaliers, pris là où on pouvait les trouver, dans la région, en plaine, en Suisse-allemande, puis en France et en Italie.

Il n'y eut jamais probablement une population purement locale. Les apports furent permanents et de toujours, toujours à rendre les plus grands services à la classe naturellement la plus aisée.



Le journalier n'a pas toujours l'occasion de rire !

ms 139
et 140

078 pardzülā, puis vāsā lü varī

LES VINGT PETITS METIERS PERSISTANTS

Ils évoluèrent au cours des âges, au gré des circonstances et des nécessités de l'heure.

Journaliers. De tout temps, d'indispensables travailleurs, mal lotis en fait de biens au soleil. louèrent leurs bras aux gens mieux partagés.

Le journalier (l'ovrin disaient nos pères) se chargeait de scier et fendre le bois d'affouage (~~rieno et tsapla~~)[4]. On avait recours à ses bons offices pour vidanger, soit pour puiser le purin, le transporter et l'épandre (~~pardzula, puis vasa lu vorē~~). Ce factotum venait charger au fumier (feme[1] anciennement bumae)[3] et l'épandre (le repartir sur les prés). Comment se passer de lui au moment des foins (~~fenego~~)[2], au temps de la moisson (meso) de battage(ekosezo) ? de l'extraction de la tourbe ? Nombre d'infimes besognes top longues à détailler lui incombaient aussi, car sous peine de chômer, l'ovrin devait mettre la main à tout. Les moins qualifiés se voyaient à leur dépit qualifiés de "manolè".

A côté des journaliers professionnels, se rangeaient les ouvriers occasionnels, les bozódjé. Ils faisaient apparition en temps de presse. Ces journaliers improvisés, souvent petits propriétaires, venaient donner un coup de main au moment des gros travaux de la campagne. Leur collaboration durait quelques jours, même quelques heures seulement. Relativement peu nombreux, on se les arrachait. Certains d'entre eux ont laissé le souvenir de types à part, à la langue bien pendue; fins et matois sous des dehors bonasses, toujours prêts à lever le coude, ils étaient l'objet de la curiosité des enfants de leurs employeurs. Les gens âgés d'aujourd'hui croient encore avoir devant les yeux un ou un Ami-Philippe. sakirl

Réglement des (journaliers) ouvriers ;Chenit, Lieu en 1712 (71)
Abbaye (30)

Le progrès mécanique apporta fatalement des changements aux occupations des journaliers. La machine à scier remplaça la scie à main, la vidange s'opéra au moyen d'une caisse à purin traînée par un cheval. Les faucheuses, épandeuses, tourneuses, batteuses mécaniques vinrent accomplir l'oeuvre de vingt bras. Le labourage s'abandonna.

Les exigences des journaliers s'accroissent. Ils ne veulent plus entendre parler de journées nourries. La journée de ville remplace la journée nourrie; au journalier, le soin de s'alimenter et de s'abreuver à sa façon. Nos hommes enfin, voulant être à la page, exigent depuis quelques années une rétribution à l'heure.

4. rēē et tsāplā 3. bümaē 1. flēmē 2. fēnēzō

Auguste Piguet, Vieux métier, 1999